

soleil, en 1769. Ce phénomène intéressant ne devait reparaître qu'au bout d'un siècle : la tentation était forte pour un astronome. Son observation fut consignée dans les journaux, mais c'est en effet la dernière que nous ayons de lui. Le reste de sa vie n'est presque plus que celle d'un solitaire qui médite les années éternelles : la meilleure partie de ses journées est remplie par la prière : il se fait une obligation de la retraite, et il ne donne à la société que ce que la plus stricte bienséance ne permet pas de lui refuser. Cependant l'étude, la passion dominante de toute sa vie, réclame encore ses anciens droits, et il ne résiste pas au plaisir innocent d'y consacrer chaque jour quelques heures.

En 1770, il fit deux dissertations sur des pierres sépulcrales tirées des catacombes de Memphis. En 1772, il vous communiqua des recherches sur l'as ou la livre romaine. La mort interrompit une discussion commencée sur la langue que parlait Notre-Seigneur (question vraisemblablement difficile à résoudre). Newton, sur la fin de ses jours, commenta l'*Apocalypse*.

L'esprit du P. Beraud était trop vigoureux pour son corps. Il fallait nécessairement que ce dernier fût la victime d'un genre de vie aussi austère, d'un travail aussi soutenu. Des maux d'estomac, que les médecins attribuèrent à un squirre, le réduisirent souvent à un état de faiblesse qui faisait craindre pour sa vie. Vers les fêtes de Pâque de 1777, les douleurs augmentèrent au point de ne plus laisser aucun espoir de le conserver. Il souffrit avec la fermeté d'un philosophe chrétien, et il vit approcher ses derniers moments avec la joie d'un âme qui arrive au terme de ses desirs. Après avoir été languissant pendant trois mois, il mourut le jeudi 26 juin 1777, âgé de 75 ans et quelques mois. Les regrets de ses confrères, ceux des personnes qui le connurent, font mieux son éloge que tout ce que j'ai pu dire. On estimait ses con-